

puts it, universities represent an act of faith by society that "such things as intellectual discipline, mastery of fact, and refinement of taste are social instruments, resources that can be used to improve the human condition" (p. 88).

What Frankel's book gives us are not solutions but clarifications of the problems. He raises some of the questions that must be asked by students and faculty and members of the outside community. His asking of the questions is itself a faith in reason, a commitment to rational inquiry as a means to lift us all out of the morass into which we are sinking. Student ac-

tivists have dramatically raised some of the same issues. What is needed now is for all of us to look at what we are doing and try to figure out what we should be doing. Universities began as guilds of masters and students banded together by certain goals and ideals. The partnership is beginning to split. The way to save it, for those of us who think it worth saving, is through a mutual re-examination of these goals and ideals. Frankel has taken a first step toward such a re-examination. I hope there will be more.

B. Hendley
University of Waterloo

Patrick Seale et Maureen Conville. FRENCH REVOLUTION 1968. Penguin Books, 1968, 238 pp.

THE FRENCH STUDENT REVOLT: THE LEADERS SPEAK, presented by Hervé Bourges. New York: Hill & Wang, 1968, 112 pp. (original in French, Editions du Seuil, 1968).

Gerald McGuigan. STUDENT PROTEST. Toronto: Methuen, 1968, 285 pp.

Les deux premiers livres appartiennent à la littérature journalistique et traitent des actualités socio-politiques. En effet, les auteurs du premier livre étaient reporters de *l'Observer* à Paris durant les événements de mai-juin 1968. Le deuxième livre étudié émet les idées des leaders de la révolte des étudiants français. Ils expliquent sous forme d'entrevues leurs attitudes et leur engagement envers leurs pairs et envers la société en général. Le troisième livre est plutôt un travail d'édition. Il contient, en partie, des articles des professeurs libéraux et des étudiants contestataires parus auparavant dans d'autres publications. L'ouvrage traite de la contestation des étudiants au Canada. Les trois textes rapportent l'enthousiasme du fait, de l'actualité, sans le recul nécessaire pour assimiler et percevoir les choses dans leur propre perspective.

Du point de vue du style, le premier livre cherche à faire et à maintenir la sensation; les événements bien sûr s'y prêtent. Dans le deuxième ouvrage, les entretiens avec les leaders des étudiants, enregistrés entre le 20 mai et le 1er juin 1968, sont émis, pour plus de fidélité, sous leur forme originale avec toute l'émotion de la spontanéité. Le style du troisième texte laisse beaucoup à désirer. Pour prouver qu'il est écrit par des contestataires, les slogans tels qu'on pouvait lire sur les murs des universités, sont notés tout le long du livre, rabaisant sa valeur littéraire et esthétique. L'auditeur-éditeur se plaint de l'abysse entre les générations. Ce n'est pas par le style de brochure de certains articles ou par l'inclusion délibérée des slogans qu'on arrive au dialogue.

Quant à la "révolution française 1968," elle essaya de copier celle de

1789. Il y avait les "enragés" de Nanterre et les "sans-culottes" comprenant les différentes sections de la famille des hippies qui n'ont en fait pas beaucoup à perdre. Il y a bien sûr les idéalistes qui pensent que la société doit changer sans savoir précisément ce qu'il faut changer. Il ne reste que le désir de détruire les structures actuelles. La solution se trouvera en route, disent-ils, c'est la révolution qui engendrera les nouvelles structures. De peur d'arriver à une sclérose ou à un dogmatisme à l'exemple russe (et c'est le cas de tous les "étudiants pour une société démocratique"), ils ne veulent pas préciser leurs programmes et s'éloignent de tout ce qui ressemble à un leadership personnel. Il y a le leadership de groupe, il y a la remise en question continue. Les leaders des étudiants français et même des étudiants canadiens ne déniaient pas cet anarchisme dont ils se servent comme moyen d'atteindre leur but.

Certains points manquent à la réussite de leurs projets. Nous faisons quelques comparaisons avec la lutte ouvrière. Premier point: une révolution ne réussira que dans des conditions écologiques convenables, mais pas dans une économie capitaliste prospère. L'union cherchée avec les ouvriers a échoué, car les ouvriers ont déjà beaucoup à perdre. Leurs grèves ne sont faites que pour améliorer leur situation et non pour des principes.

Deuxième point. On n'arrive à aucune réalisation sans plan de base. Or l'anarchisme et la remise en question continue des propositions, de peur de sclérose ou de dogmatisme n'aboutissent à rien. De même du leadership: un bateau sans capitaine chavire.

Troisième point. Le terme "bureaucratie" a un sens péjoratif, mais

toute organisation a en elle des traits de bureaucratie qu'il ne faut pas pousser à l'extrême. Toute organisation désire exister ce qui impose certaines structures. Ce désir d'existence explique pourquoi les révolutions et les contestations sont interdites dans les pays de l'Est.

Quatrième point. Le mouvement étudiant change continuellement; ceux qui sont étudiants cette année ne le seront plus l'année prochaine. Alors, il y a une certaine volatilité dans cette licence étudiante, le jeu pour le jeu lui-même, tandis que les ouvriers appartiennent à "l'ancien régime" et à la vieille culture de solidarité de masses pour des objectifs matériels et des solutions statiques. Ils sont devenus plus conservateurs.

Les livres ne rapportent pas ces points; même celui qui traite du contexte canadien ne fait qu'insister sur le fait de prendre au sérieux les griefs des étudiants avant qu'il ne soit trop tard. Il est déjà clair que la contestation dépasse les demandes académiques; elle est politique. L'université, selon les étudiants, sert la société bourgeoise pas la leur; en parlant de co-gestion les étudiants mènent la lutte pour l'autorité et le pouvoir.

Certains articles sont à noter. Celui de M. S. L. Halleck sur les causes de la contestation des étudiants vues par un psychiatre devrait être complété par le fait qu'une liberté à la maison, à l'église et à l'école crée une frivolité de la pensée et de la conduite d'autant plus grande que les moyens de communications et de voyages permettent un contact immédiat et même spontané avec les gens et les événements à travers le monde. C'est ce qui aide "l'imitation de compulsion" que nous avons en nous et qui explique les éruptions étudiantes contagieuses d'une ville à l'autre.

On accuse l'université de donner la main à la société bourgeoise, sans se demander ce que fait l'université dans les pays de l'Est. Parmi les groupes "libéraux," aux Etats-Unis et même au Canada, on accuse la guerre du Vietnam d'être une création des professeurs en psychologie, en sociologie, en analyse des systèmes et en sciences politiques, dans le sens que la recherche qui se fait par les nouveaux "mandarins" fournit à l'armée des plans d'exécution. Une guerre froide existe dans certaines universités, elle divise les membres des facultés et soulève des soupçons entre les professeurs et même entre les professeurs et les étudiants.

La majorité des étudiants viennent d'une société d'abondance; aisés d'un côté et même gâtés de l'autre, ils sont

en quête de nouvelles valeurs sociales. C'est ici le point faible de la société adulte et de l'université. Il existe une anomie sociale causée par le conflit entre les anciennes valeurs religieuses et familiales, et les nouvelles d'un monde technocratique. Personne ne conteste qu'une société à tendance acquisitive s'arrêtera à un point limité. On ne cherche plus un meilleur standard de vie, mais une belle vie dans le sens de style de vie et de plus de qualité. Si nous pouvions créer des nouvelles valeurs et enrichir la perception humaine par un renouveau universitaire, alors "l'avant gardisme" étudiant trouverait là un terrain d'action.

Avigdor Farine
Université de Montréal

